

À la limite

Les murs et les frontières sont dans l'air du temps. En témoignent, des numéros de revue sur le sujet¹ et la multiplication d'ouvrages les concernant écrits par des spécialistes de disciplines variées. En 2007, Alexandra Novosseloff et Frank Neisse avait publié le richement illustré *Des Murs entre les hommes*². Plus récemment, d'autres livres sur la question sont parus qui s'inscrivent dans l'analyse des politiques de cloisonnement de l'espace, qualifiées de « teichpolitiques » par Florine Ballif et Stéphane Rosière³. Commençons par celui de Wendy Brown⁴, professeure de science politique à l'université de Berkeley, qui part du constat de la construction frénétique de murs et de barrières sur tous les continents (entre le Mexique et les États-Unis, entre l'Inde et le Pakistan, entre le Botswana et le Zimbabwe, en Israël, etc.) et à plusieurs échelles (frontières étatiques, *gated communities*...) pour développer une thèse contre-intuitive selon laquelle c'est l'affaiblissement de la souveraineté des États qui les pousse à bâtir de telles infrastructures. Elle pointe la contradiction et l'archaïsme de ces limites dans une société de l'hybridation, fonctionnant en réseaux et de plus en plus mondialisée. Après une analyse philosophique de la souveraineté, convoquant Carl Schmitt ou John Locke, W. Brown se risque à une « psychanalyse de la défense » pour aborder le « désir de murs », reposant selon elle sur les fantasmes de la contention, de l'imperméabilité ou de la pureté. Les murs ne seraient qu'une théâtralisation de la souveraineté. Fonctionnellement dérisoires, ils auraient une dimension principalement religieuse en étant « *les temples qui abritent le dieu de la souveraineté politique* » censés offrir « *une protection magique contre des pouvoirs immenses et destructeurs* » (p. 206). Ainsi la souveraineté étatique céderait partiellement sa place à un nouveau culte des fétiches matérialisé par les murs et engendrant un *homo munitus*, qualificatif de l'historien allemand Greg Eghigian pour évoquer les individus emmurés à l'époque du mur de Berlin. Ce raisonnement théologico-freudien expliquerait ce désir collectif de défense et la prolifération de ces constructions en dépit de leur coût et de leur inefficacité. Son analyse à charge contre les murs ne nous convainc pas vraiment, en l'absence d'une démonstration de leur inutilité, mais elle satisfera les amateurs du courant radical nord-américain angélique et bien-pensant.

La réflexion théorique de W. Brown s'oppose à l'approche plus factuelle de l'historien Claude Quétel⁵ qui nous promène à travers le temps et l'espace à la découverte de murs d'hier et d'aujourd'hui. On y apprend beaucoup de choses de la muraille de Chine ou du *limes* romain jusqu'aux *peacelines* de Belfast, en s'attardant longuement sur le Rideau de fer et le mur de Berlin. Les frontières conflictuelles, les murs contre le terrorisme ou l'immigration illégale et les murs de ségrégation sont auscultés. Outre l'absence de toute carte, on regrettera une bibliographie minimaliste et dispersée dans le corps du texte, tandis que l'anecdotique ouvrage de Roger Gachet⁶ va encore plus loin en ne donnant aucune référence.

¹ PAQUOT Th. et LUSSAULT M. (coord.) (2012). « Murs et frontières », *Hermès*, 63, 266 p. ; AMILHAT-SZARY A.-L. (coord.) (2012). « Frontières : penser à la limite », *L'Archicube* [revue publiée par l'a-Ulm, Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure], 13, 190 p.

² NOVOSSELOFF A. et NEISSE F. (2007). *Des Murs entre les hommes*. Paris : La Documentation française, 216 p.

³ BALLIF F. et ROSIÈRE S. (2009). « Le défi des "teichopolitiques". Analyser la fermeture contemporaine des territoires », *L'Espace géographique*, 3, p. 193-206.

⁴ BROWN W. (2009). *Murs. Les murs de séparation et le déclin de la souveraineté étatique*. Paris : Les Prairies ordinaires, coll. « Penser/Croiser », 214 p.

⁵ QUÉTEL C. (2012). *Murs. Une autre histoire des hommes*. Paris : Librairie Académique Perrin, 320 p.

⁶ GACHET R. (2011). *Les Grands Murs*. Nice : Bénévent, 89 p.

Les limites sont associées aux passages et c'est à l'un d'eux que Pascal Dibie s'est intéressé. Cet ethnologue, auteur d'une *Ethnologie de la chambre à coucher*⁷, a ainsi pris la porte pour sujet d'étude⁸, un objet que nous franchissons des centaines de fois par jour, souvent sans nous en rendre compte. Sa démarche est chronologique, débutant par les portes antiques, pour enchaîner sur celles du Moyen Âge, de l'époque moderne puis les contemporaines. Ce plan paresseux, qui semble plaqué sur son sujet, est prolongé par une sorte de balade anthropologique à travers l'Afrique, l'Asie, l'Océanie et l'Amérique, comme pour se faire pardonner de ne s'être intéressé qu'à l'Europe occidentale dans les trois quarts de son ouvrage. Cet appendice exotique, cherchant à désamorcer l'eurocentrisme voire le francocentrisme de l'étude, devenus politiquement incorrects, est constitué de quelques exemples non dénués d'intérêt, mais dont le choix reste énigmatique. En définitive, ce livre est décevant, d'abord peut-être parce que cette compilation documentée ouvre beaucoup trop de portes sans s'attarder sur ce qui se passe sur ces seuils. On reste aussi sur sa faim, car la démarche historique l'emporte largement sur une ethnologie ou une sociologie de la vie quotidienne contemporaine, le titre de l'ouvrage étant manifestement trompeur. On ne voit pas l'évolution au rapport à l'espace que matérialisent l'usage et la conception des portes, alors qu'elles nous habitent, comme le montrent les nombreuses expressions qui l'utilisent (« mettre à la porte », « prendre la porte », « balayer devant sa porte », « écouter aux portes »...). Seul le chapitre VII, soit une trentaine de pages seulement, présente de pertinentes analyses du présent, sur les portes du corps ou sur les portes sans gonds, coulissantes et transparentes, qui s'effacent dans le mur. On aurait aimé que ce livre réponde, ne fût-ce qu'imparfaitement, à quelques questions spatiales fondamentales. Notre monde, qui se veut égalitaire, produit-il plus ou moins de portes qu'avant ? Les murs sont-ils en train de l'emporter sur les portes comme veut nous le démontrer Wendy Brown ?

Pour sa part, le livre de l'architecte et urbaniste Élisabeth Pélegrin-Genel⁹ est ambitieux, puisqu'il tâche de nous apprendre à lire l'espace, ou plutôt les micro-espaces, envisagés comme reflet de notre culture, excellents révélateurs des relations sociales et des jeux de pouvoir. En avant-propos, la description de la métamorphose du bureau de poste est probante : finie la démarcation franche entre guichets et public, place à un espace ouvert dans lequel on fait ses emplettes. Cette transformation serait donc la traduction spatiale de la logique purement commerciale suivie dorénavant par la Poste. La première partie de l'ouvrage analyse les espaces de la mobilité, de l'habitable climatisé de nos bulles automobiles aux « espaces dupliqués » que sont les centres commerciaux, les motels, les fast-foods, les boutiques franchisées... Ses analyses véhiculent quelques clichés, sur le périurbain en particulier, une fois de plus dénigré complaisamment. La deuxième partie est consacrée à la mise en scène des espaces de consommation, tels les parcs à thèmes ou les îles-hôtels. La partie suivante porte sur le souci de transparence qui s'est emparé du monde contemporain avec cet engouement pour le verre et les espaces ouverts, ces fameux *open spaces* qui font couler tant d'encre¹⁰. Le livre s'achève sur l'effritement des murs protecteurs, la vidéosurveillance ou la télé-réalité qui semblent construire un nouveau régime d'intimité et interrogent sur l'évolution du rapport personnel avec notre habitat. L'approche microgéographique est stimulante pour le géographe, flatté de constater que l'auteure fait abondamment appel à notre science, en s'appuyant notamment sur le concept de « moment de lieu », créé par Rémy Knafou, sur les écrits de Michel Lussault ou sur les travaux de l'Équipe MIT pour les lieux touristiques. Toutefois, passés ces moments qui satisfont son amour-propre disciplinaire, certaines analyses paraissent un peu courtes, revers de la générosité d'É. Pélegrin-Genel à déployer sa réflexion sur de très nombreux fronts. S'il fallait

⁷ DIBIE P. (1987, rééd. 2000). *Ethnologie de la chambre à coucher*. Paris : Métailié, coll. « Suites », 306 p.

⁸ DIBIE P. (2012). *Ethnologie de la porte*. Paris : Métailié, coll. « Traverses », 423 p.

⁹ PÉLEGRIN-GENEL É. (2012). *Des Souris dans un labyrinthe. Décrypter les ruses et manipulations de nos espaces quotidiens*. Paris : La Découverte/Poche, 172 p.

¹⁰ Cf. ISNARDS A. des et ZUBER Th. (2008). *L'Open space m'a tuer*. Paris : Hachette, 213 p.

retenir un thème à creuser à partir de cet ouvrage fécond, ce serait celui de la limite, fil conducteur évident. Reste à réfléchir au titre et au sous-titre. Sur la première de couverture, une photographie montre une souris blanche avec un morceau de fromage nous regardant au milieu d'un labyrinthe. Doit-on s'identifier à cette souris ? Sommes-nous vraiment des sujets d'expérience ? Et manipulés par qui d'ailleurs : le capital ? L'État ? Les médias ? Sommes-nous si passifs que cela ? Tandis que Wendy Brown nous explique que les murs sont partout, Élisabeth Pélegrin-Genel se demande si l'intimité et les cloisons qui nous protégeaient ne sont pas en voie de disparition. Qui croire ?

Jean-Christophe GAY, université Nice-Sophia Antipolis.